Document généré le 5 juin 2025 05:04

Ciné-Bulles

Je me souviens
Nestor et les oubliés de Benoît Pilon

Marie Claude Mirandette

Volume 24, numéro 3, été 2006

URI : https://id.erudit.org/iderudit/578ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Mirandette, M. C. (2006). Compte rendu de [Je me souviens / *Nestor et les oubliés* de Benoît Pilon]. *Ciné-Bulles*, *24*(3), 2–3.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2006

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Je me souviens

MARIE CLAUDE MIRANDETTE

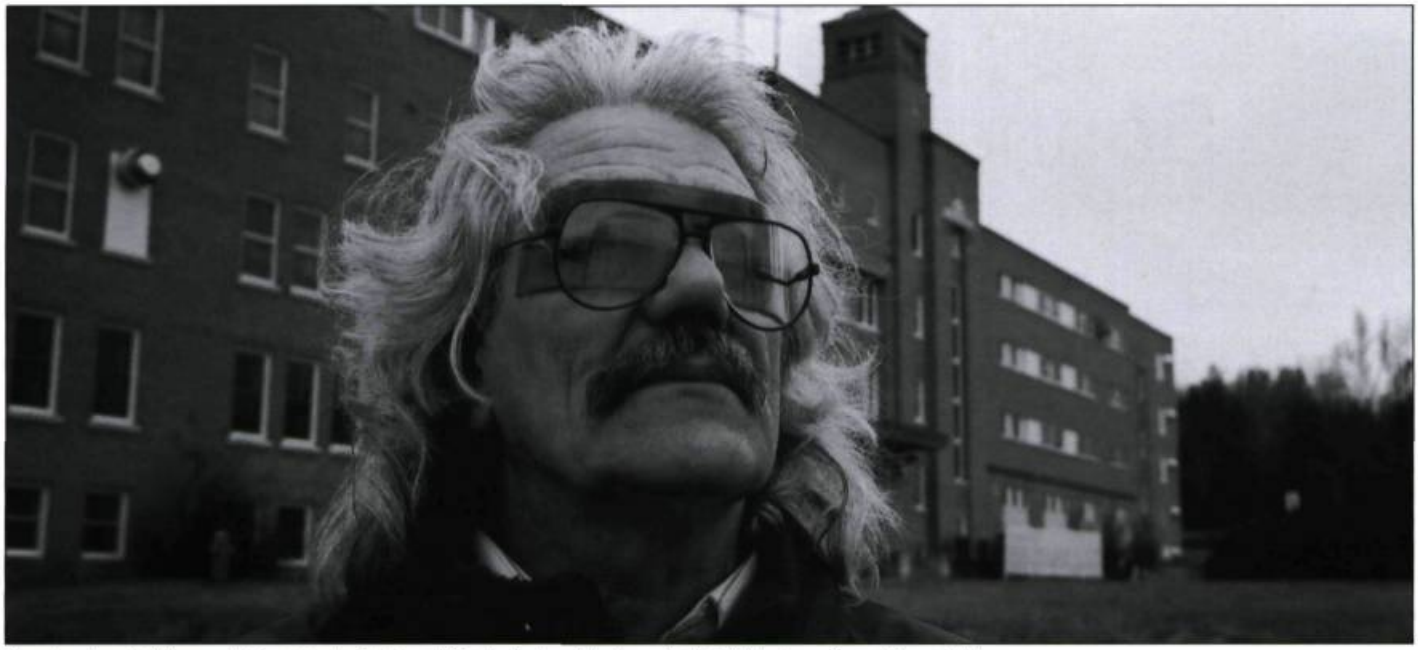
Personnage haut en couleur croisé dans le précédent documentaire de Benoît Pilon (**Roger Toupin, épicier variété** en 2003), Louis-Joseph Hébert, alias Nestor, est un colosse aux pieds d'argile. Derrière la bouille débonnaire et l'apparente assurance de ce gaillard à l'épaisse tignasse blanche se cache, tapi dans l'ombre, un écorché vif qui mord néanmoins dans la vie à pleines dents. Orphelin de Duplessis, il a goûté aux institutions religieuses de la Grande Noirceur avec leur lot de solitude, de peur et de sévices qui laissent à tout jamais des traces indélébiles.

Le film de Benoît Pilon accompagne Nestor dans ses pérégrinations quotidiennes. Au fil des mois et des saisons, on le voit sillonner gaiement les rues de Montréal à vélo, rencontrer des camarades pour une partie d'échecs au parc ou encore partager de modestes repas dans des centres communautaires. Ces activités anodines alternent avec d'autres, plus graves celles-là, comme des rassemblements militants ou encore des manifestations, aussi pacifiques que percutantes, devant la basilique Notre-Dame alors que Nestor et ses compagnons d'orphelinat défilent en brandissant des croix arborant des inscriptions chocs comme : « abus sexuels ». Actions qui prennent aussi la forme de représentations auprès des autorités afin que l'on sache ce que lui et ses compagnons d'infortune ont vécu.

Tel un saint Christophe, Nestor-le-volontaire a choisi de porter sur ses épaules non pas l'Enfant Jésus et le poids du monde, mais le sort de ses semblables, placés chez les frères de la Miséricorde du village d'Huberdeau, petite bourgade des Hautes Laurentides, et qui, aux dires de ceux qui témoignent ici, honoraient fort mal leur nom. Ces « petits bâtards », comme on les désignait alors, étaient méprisés et déconsidérés de tous parce que nés dans le « péché de la chair »; c'est dire alors qu'on faisait bien peu de cas de leurs conditions de vie dans ce *no man's land* rural du bout du monde. Ainsi, remonte-t-on le temps avec Nestor pour lever le voile sur son lourd passé alors qu'il prend pour la première fois depuis des lunes le chemin de l'orphelinat d'Huberdeau et s'y remémore ses jeunes années de pensionnaire. On reçoit ses états d'âme comme autant de précieuses confessions.

Nestor et Benoît Pilon sur le tournage du film – PHOTO : MICHEL LA VEAUX

En parallèle des témoignages de ces oubliés (seuls les orphelins de Duplessis, placés en institut psychiatrique sous de faux diagnostics, ayant été à ce jour dédommagés), Benoît Pilon intègre les confessions de trois de celles que l'on désignait alors comme des « mères indignes » et qui donnèrent naissance, dans la peur et la honte, à des enfants aussitôt remis aux autorités religieuses pour adoption ou, le plus souvent dans le cas des garçons, pour être placés en orphelinat. À travers leurs pudiques récits tout en demi-teintes, le réalisateur brosse le contexte du Québec de l'époque (omnipotence de l'Église catholique et des gouvernements avec la morale conservatrice comme porte-étendard). Ainsi, le cinéaste évite-t-il habilement les écueils d'une mise en contexte historique trop lourde qui eut été peu utile à son propos puisqu'il ne fait pas le procès d'une société et de son époque, mais qu'il s'attarde plutôt



Une scène tournée à l'époque de **Roger Toupin, épicier variété** : Nestor devant l'ancien orphelinat d'Huberdeau – PHOTO : MICHEL LA VEAUX

à l'histoire de ses personnages. Et c'est par eux que jaillissent par bribes, par petites touches, les éléments de contextualisation nécessaires à esquisser le paysage du Québec ultra-catholique, depuis les années 1930 jusqu'au début des années 1960 alors que furent progressivement abandonnées ces pratiques déshumanisées à l'égard des petits orphelins.

Tout au long de ce film en retenue, Pilon propose un portrait impressionniste assemblé à partir des témoignages de la « famille » reconstituée de Nestor, chacun y racontant ce qu'il souhaite livrer de son histoire et de ses souvenirs toujours vivaces. Le cinéaste s'attache surtout aux conséquences de ce qu'ils ont vécu sans jamais tomber dans le brûlot pamphlétaire; d'où le choix de ne pas rencontrer des représentants des communautés religieuses et des gouvernements afin de les confronter, sur la base des témoignages des victimes comme le fait, par exemple, Michael Moore ou, plus près de nous et sur un sujet concomitant, Paul Arcand dans **Les Voleurs d'enfance**. Au « documentaire de militantisme actif » de ces deux derniers, Pilon privilégie un cinéma d'écoute et d'accompagnement sans jamais tomber dans le pathos ou le voyeurisme malsain. Il y a une incroyable pudeur respectueuse dans le ton et le propos de ce film qui refuse le sensationnalisme facile pour approcher son sujet dans toute sa gravité banale. À cet égard, les photos d'archives de ces jeunes orphelins au regard apeuré en disent bien plus que n'importe quelle déclaration dramatique; leurs grands yeux ronds comme des billes, leurs bras croisés fermement sur leurs petits corps raidis par la crainte exemplifient le mal qu'on leur a fait et l'amour qu'on leur a refusé. Sans esclandres, sans scandale ni tapage, ce film émeut par son approche discrète; et le spectateur ne peut que se sentir interpellé par autant de douleur contrainte par la peur. Pour peu, on aurait envie de tous les serrer dans nos bras afin de les rassurer sur la beauté et la bonté du monde, ne serait-ce que le temps d'un câlin! Dans leurs revendications, au-delà des compensations financières, ce que souhaitent surtout Nestor et son petit groupe d'estropiés du passé clérico-nationaliste étriqué de la Belle Province à qui l'on a volé l'enfance, c'est une reconnaissance par l'Église catholique des sévices qui leur ont été infligés ainsi que des excuses afin de pouvoir mourir dans la dignité.

Bien que le film aborde les oubliés d'Huberdeau, le personnage de Nestor s'impose véritablement comme sa pierre angulaire. Si ses confrères semblent parfois porter telle une croix les habits d'une certaine victimisation — ce que l'on comprend aisément vu leur passé —, Nestor émerge du groupe par sa force tranquille et par son action. Homme d'exception par son incroyable résilience et son insatiable soif de vivre, Nestor le géant résume simplement, mais avec justesse, ce qui meut son combat lorsqu'il affirme dans un élan d'enthousiasme : « Ce qui me ferait le plus plaisir, c'est de les voir danser et rire; je les ai tellement vus pleurer. » On découvre, au fil des jours et des petits gestes, par son indéfectible engagement, par-delà la haine et la violence, le profond humanisme de cet homme. Ainsi, fait-il œuvre de conscience de notre trop souvent mauvaise mémoire collective. ■

Nestor et les oubliés

Bétacam numérique / coul. / 74 min / 2006 / doc. / Québec

Réal. et scén. : Benoît Pilon
Image : Michel La Veaux
Son : Marie-France Delagrave et Gilles Corbeil
Mus. : Robert M. Lepage
Mont. : René Goberge
Prod. : Jeannine Gagné, Amazone Film
Dist. : Les Films Séville